

MON C.V.



МОЈ БОРДЕРО
MOJ BORDERO

SONJA ATANASIJEVIĆ

Traduit du serbe par Alain Cappon

Mars 2018

Je m'appelle Časlav. Quand j'étais jeune, il m'arrivait en me mettant au lit de me répéter dans ma barbe : *Časlav, c'est ton prénom. Časlav.* Mon prénom me semblait sonner bizarrement – à cette époque. Parce que je ne sais comment cela s'est fait ni à quel moment – mais peut-être bien, oui, sûrement même, quand on a commencé à m'apprécier dans mon travail et à me réclamer, moi – mais on a accolé à mon prénom qui, comme vous le voyez, est loin d'être moche, « le chauffeur ». Le chauffeur Časlav, c'était moi. Ce « chauffeur » était telle une locomotive tirant mon prénom qui, sans lui, n'était rien. Je conduisais des hommes politiques, des directeurs, des ministres, rien que du beau linge, ceux que l'on voit à la télévision habillés chic, poursuivis par une nuée de journalistes et s'arrêter dans le cadre une petite seconde, car ils sont toujours pressés, et cracher dans une forêt de micros les paroles décisives, cruciales que veut entendre la forêt d'oreilles tendues de notre petit peuple harassé. Et une fois hors du cadre, ces grosses huiles se précipitaient d'un bond dans ma voiture.

J'avais le privilège de les observer dans un autre cadre, quand ils déboutonnaient leur veste, se relâchaient, laissaient leur ventre se répandre par-dessus leur ceinture, quand ils tombaient le masque et apparaissaient tout doux. De toutes les couleurs que j'en entendais... J'étais l'épaulé sur laquelle s'épancher, l'ami, le psychiatre – à vrai dire, comprenons-nous bien, un esclave. Un esclave dans une boîte métallique montée sur roues, la propriété de celui assis à l'arrière, ou devant, c'était ce qui les différençiaient, ceux qui exhalaient l'eau de Cologne ou empestaient l'alcool, l'oignon et la viande grillée, qui juraient, se moquaient, ceux qui se taisaient ou se mettaient à geindre contre leur femme, leurs enfants, le gouvernement, les collaborateurs, les politiques. Ce qu'ils avaient en commun, c'était de dire où. Où les conduire et combien de temps attendre. Non ja-

mais je n'ai détesté mon travail, jamais non plus je n'ai détesté mes patrons. Eux aussi étaient des hommes. Différents de moi, certes. Très différents.

Je conduisais aussi nos diplomates, ce, dans plusieurs capitales européennes. Et à Paris, une femme aussi ; de chez elle à notre ambassade, deux fois par semaine, d'ordinaire le mardi et le jeudi, en fin d'après-midi. J'ignore ce qu'elle y faisait, peut-être était-elle la maîtresse de quelqu'un ; je sais simplement que sa mère était française, son père serbe, qu'elle était née à Paris et parlait serbe avec un accent français prononcé, mais charmant. Mais elle était malheureuse, et cela je le sais peut-être mieux que personne. Elle s'asseyait toujours devant. *Bonjour, Časlav*, disait-elle avec un gentil sourire, puis elle se taisait. Quand elle portait une veste ou un manteau, les bords s'écartaient et, une fois qu'elle était assise, ses genoux resplendissaient gainés de bas de soir, minuscules, tendres, quoiqu'un peu anguleux et sérieux, tout à l'image de cette étrange femme. Je détournais les yeux, elle s'empressait de tirer sur sa jupe, et nous démarriions. Elle embaumait.

Je l'ai conduite pendant un peu plus d'un an. Elle s'appelait Lorette. Elle avait l'allure d'une vraie Française, pareille à l'une de celles que je voyais dans les rues, surtout à travers les vitres de la voiture car je disposais de très peu de temps libre pour me promener en ville. De mon balcon j'apercevais la tour Eiffel, mais je n'y suis jamais monté. J'ai bien essayé à plusieurs reprises, mais il fallait attendre trop longtemps l'ascenseur, et je ne pouvais me le permettre. Parfois je m'accoudais sur le bord de ma fenêtre et j'apercevais cette tour fichée dans le ciel, dans ce ciel que quelqu'un chante et dit parisien, *su-l-sijel-d-pari*, et j'essayais de découvrir en quoi il était particulier. Et, particulier, il l'était pour moi, parce qu'en-dessous respirait ma Lorette.

Elle portait toujours la frange, ce qui soulignait son profil parfait. Ce qui me vexait un peu intérieurement, c'est que jamais nous ne bavardions ; normalement, comme deux personnes seules, mises en présence par le hasard dans un espace étroit ; nous ne parlions de rien, même pas du temps. Une fois

j'ai osé dire un mot : après lui avoir ouvert la porte et l'avoir débarrassée de son parapluie que j'ai mis dans le coffre, je suis remonté en voiture. *Non...* ai-je soupiré, *voilà qu'il repleut !* J'ai branché les essuie-glaces, elle n'a pas desserré les lèvres. Toute la nuit je m'en suis voulu de cette réflexion. Et j'ai pris la ferme résolution, à l'avenir, de rester muet comme une carpe. Ma colère est très vite passée, et j'ai commencé à prêter l'oreille au bruit de sa respiration, à chercher à inspirer après qu'elle eut expiré pensant qu'ainsi j'inhalerais son souffle, des particules, ne serait-ce qu'un ou deux atomes de ce qu'elle recelait en elle. « Časlav, me suis-je alors dit, tu deviens maniaque, oublie cette femme. » Mais comment l'oublier, si frêle, si tendre, assise à côté de moi, costaud, grand échalas ?! Jamais nous nous étions tenus côte à côte, et assise sur le siège du passager, elle ne faisait que se taire et respirer, respirer *doucement*, et, de temps à autre, pousser un profond soupir. Chacun de ces soupirs me donnait un élancement de douleur, me faisait mal comme si elle le plantait quelque chose dans le corps. Parfois elle écartait les cheveux de son front, sortait un mouchoir de son sac pour se l'appliquer délicatement sur le visage ; parfois aussi elle en tirait son poudrier et, doucement, sans bruit, se repoudrait le nez. À travers les molécules d'air déjà emplies de son parfum passaient de tendres effluves que mes sens reconnaissaient comme étant ceux de l'enfance. Sûrement le parfum de certaines fillettes de ma classe à l'école. Clac, disait ensuite le poudrier, un magnifique objet de couleur rose, retentissait encore le bruit du petit fermoir métallique de son sac, et c'en était fini des bruits. Quant aux images : ses doigts blancs effilés qui s'activent autour du mécanisme, la laque blême de ses ongles qui scintille dans la lumière des réverbères ; et de nouveau ses doigts qui, ensuite, s'apaisent. Une autre image, ses petites mains jetées en travers de son sac ; une bride lui pend sur les genoux, ils ne se voient pas mais je les sens, je les *entends* garder le silence collés l'un contre l'autre, je pense à la chaude union de la peau et de la peau. Toutes sortes de pensées me tourmentaient, je la faisais pivoter tendrement vers moi, je posais mes mains sur ces genoux, je les écartais et je les couvrais de baisers, dans leurs bas

ils ne me dérangent pas, ces bas, mais il n'était pas dans l'ordre des choses qu'esclave dans cette boîte métallique, j'embrasse sa peau nue, je ne pouvais prendre cette liberté, même pas en rêve, et je ne touchais donc pas ces bas de soie, je sais quelle place est la mienne sur cette planète. Autre image encore, ses petits escarpins de peau luisante qui, dans leur immobilité, voyagent avec moi. Elle était parfaitement calme, profondément malheureuse, ce dont elle s'accommodait parfaitement. Et nous étions ainsi à respirer l'un à côté de l'autre, Lorette et moi. Je me sentais parfois tendu, craignant de dire un mot, quelque chose de déplacé, de saboter le *travail* du chagrin en elle, je redoutais qu'en dépit de mon art – professionnel – du silence, qu'un mot jaillisse de moi, j'appréhendais de craquer, de me mettre, peut-être, à pleurer, ce qui, bien évidemment, aurait été une horreur, il me tardait de tourner, de quitter enfin un large boulevard pour m'engager dans sa rue qu'entre-temps, je m'étais pris de même à aimer, une rue tranquille, étroite, bordée de frênes. Et quand j'apercevais la boulangerie côté droit, je m'arrêtais. Face à cette boulangerie se trouvait l'immeuble de Lorette avec ses balcons blancs que l'on aurait crus de blanc d'œuf cuit. Alors elle se levait, tournait son visage vers moi et m'adressait un gentil sourire. Elle n'avait plus l'air triste. *Ciao, Časlav*, me lançait-elle, un salut qui sonnait très intime, qui me troublait, qui détonnait avec notre silence. Avait-elle de l'affection pour moi ? Je ne sais pas, je ne l'ai jamais su. Plus tard, quand je ne l'ai plus conduite, ni vue, je suis revenu plusieurs fois dans cette boulangerie acheter d'odorants croissants, et, tout en m'en régaland, je fixais son entrée, dans l'espoir d'une rencontre mais en la redoutant tout autant. Comment aurais-je expliqué que j'étais là uniquement pour acheter des croissants ? En ville, il s'en trouvait partout...

Un jour, elle pleurait dans la voiture en sourdine, sans voix, elle reniflait, les épaules agitées de petits soubresauts. J'étais à deux doigts de dire quelque chose, je sentais qu'elle allait mal. Cette nuit-là, je décidai d'acheter une cassette de jolie musique et de la passer afin que Lorette puisse pleurer tout son soûl, et quand elle le désirait. Je choisis Juliette Gréco. La ma-

gnifique dame en noir. Sur le boîtier, sa photo la montrait coiffée comme ma Lorette, avec un petit nez régulier. Elle devait me trouver ridicule, le nouvel arrivant type écoutant cette musique si typiquement française. Je n'avais naturellement pas eu le cran de passer une cassette de musique serbe que j'emportais partout avec moi. Ces années-là, j'écoutais surtout Bjelo dugme et Čola. Qui sait comment elle aurait pris cela ? Et ainsi, les deux étrangers que nous étions, qui naviguaient sur des boulevards arrosés par des riches flots de lumière jaune, avec ces chansons *parl-mua-d-amur* et *n-m-kit-pa...*, bizarrement ne firent plus qu'un. Deux êtres solitaires en quête d'amour, moi, du sien, elle, de l'amour de je ne sais qui, voilà ce qui était pareil en nous, et, grâce à la musique, la seule chose qui importait en ces instants-là, la seule qui existait, ce qui alors nous définissait. Nous étions magnifiquement réduits à des vers et à des notes. En réalité, toutes ces soirées-là je préparais mes sentiments, avec application, avec patience, ainsi que l'on prépare son plat préféré. Je savais que j'allais quitter la France, que je n'allais plus voir Lorette, que la musique que nous écoutions ensemble resterait la nôtre de nombreuses années encore, et qu'avec elle, je respirerais de nouveau auprès de ma Lorette.

Un jour, à peine avais-je pénétré dans le bâtiment de l'ambassade que j'entendis dire qu'elle s'était suicidée ; puis, la même après-midi, qu'elle avait survécu : elle avait avalé des cachets, mais on avait pu la sauver. Peu de temps après, j'étais de retour au pays. Vers le début des funestes années 90.

On m'avait embauché dans une grande société d'import-export comme chauffeur du directeur qui était par ailleurs un proche de Slobodan Milošević. Mais vu mon affiliation, dès mon retour de France, à un parti d'opposition et la grande activité que j'y déployais en me disant : « Časlav, sorti de ta boîte métallique, tu ne seras plus un esclave », mon militantisme fut rapidement mis à jour et je fus licencié. Pile au mauvais moment, je venais de me marier. Heureusement, ma femme avait de la famille à la campagne, et nous ne mourûmes pas de faim. Mais je ne devais rester sans travail que peu de temps, quelques mois en

tout. J'avais su que le directeur d'une firme – un vague communiste – cherchait un chauffeur. Je n'avais aucune chance, c'était pour moi l'évidence, personne n'en doutait, mais je leur disais que j'allais quand même tenter le coup, que je n'avais rien à perdre. J'ai donc envoyé mon C.V. Et figurez-vous que... c'est moi que le directeur a engagé !

Malgré ce qui se disait sur lui, c'était un homme agréable, le genre un peu rude, bourru, mais aimable. Au bout de quelques mois, je me risquai à lui demander pourquoi il m'avait choisi, moi. *Doucement, Časlav, doucement...* marmonna-t-il ; et il ajouta : *Pourquoi ça t'étonne ? Des chauffeurs comme toi, qui ont fait des études, qui parlent deux langues, ça ne court pas les rues...*

Environ six mois plus tard, il devait me révéler la vraie raison.

Entre-temps, nous avons beaucoup bavardé au cours de nos déplacements, parlé des hommes, des habitudes, de nourriture, de bonne bouffe, des femmes, des maîtresses – il avait plaisir à causer de tout avec moi, sauf de politique. Il aimait que je l'entretienne de Paris, de nos diplomates, mais je gardais bouche cousue sur Lorette, elle demeurait un bien trop précieux pour que je me laisse aller à prononcer son prénom devant un étranger. J'aimais ma femme mais jamais, absolument jamais, elle n'a réussi à me brancher comme Lorette lors de nos fins d'après-midi...

Oui, comment j'ai découvert pourquoi il m'avait embauché, moi... Un jour il m'invita à prendre un verre chez lui après un long et fatigant voyage. Il n'y avait personne, et je ne lui demandai évidemment pas où était sa femme. Jamais je ne pose ce genre de questions. Il habitait une tour, au troisième étage, un appartement spacieux mais sans luxe, exception faite de quelques tableaux, je dirais, de valeur, accrochés au mur. Je m'affalai dans un fauteuil, il alla au buffet, sortit à boire et me fit signe de la main. *Viens, Časlav, que je te montre...* Il déplaça deux ou trois bouteilles d'alcool et fit apparaître, tout au fond, une icône. Le saint archange Gabriel. *Eh oui, regarde où je suis*

obligé de la cacher à cause de mes bouffeurs de merde. Voilà, Časlav, pourquoi toi, justement. Maintenant tu sais qui je suis vraiment. Par la suite, il me demanda pourquoi j'étais sous-locataire alors que mes parents habitaient Belgrade. *C'est petit chez eux, dis-je. Ma femme et moi préférons avoir notre indépendance.* – *Oui, convint-il, c'est mieux.* À une autre occasion, il demanda à voir où j'habitais. Je l'emmenai chez moi, dans notre sous-sol, ma femme était en congé de maternité. Nous la surprîmes alors qu'elle préparait ma salade préférée, une recette que j'avais trouvée dans un magazine français (j'étais bien sûr toujours amoureux fou de ce pays) : un peu de fromage, d'huile d'olive, du raisin, des groseilles, des morceaux de poulet grillé – un petit sucré-salé-amer. Mon patron avait fait la grimace en descendant l'escalier : *Ce n'est pas un endroit pour les hommes, Časlav ; les hommes ne doivent pas vivre sous terre.* J'avais haussé les épaules, sans répondre. Qu'aurais-je bien pu dire quand, à ce moment précis, avait déboulé un chat la queue hérissée, lancé à la poursuite d'une souris, voire d'un rat, en tout cas, clairement pas d'un homme.

Il trouva notre salade à son goût, accompagnée d'un rosé. Il ne voulut pas d'escalope, ni de soupe, que de la salade. Ma femme était continuellement mal à l'aise, sous pression, et à tout bout de champ me lançait des regards de reproche, pourquoi ne l'avais-je pas prévenue ? Elle aurait pu ranger un peu, ce qu'elle m'expliqua d'un lever de sourcils et d'un regard en direction des bricoles qui traînaient sur le divan. Alors me traversa l'esprit que l'on peut se dire une ribambelle de choses sans prononcer un traître mot. Peut-être que Lorette et moi, nous nous en étions dit une kyrielle en gardant le silence toutes ces après-midi.

Très vite après ce repas, mon patron s'arrangea pour que la firme m'octroie un logement décent, un deux-pièces, très lumineux, bien chauffé, au quatrième étage. Et vint alors le grand chambardement, ceux de mon parti accédèrent au pouvoir, mon patron fut révoqué ; à l'époque, il était déjà sérieusement malade. Quelqu'un de mon parti prit la direction de la société, ce

qui n'empêcha pas mon licenciement. Je conduisais l'ancien directeur depuis trop longtemps, on n'avait plus confiance en moi ; qui plus est, je n'étais plus actif au sein du parti. Et je me suis de nouveau retrouvé sans travail. Mais, heureusement, cette fois encore peu de temps.

Mon nouveau patron était membre de mon parti, mais c'était un pur hasard qui nous avait réunis. Ma femme avait rencontré la sienne à l'une de ces ridicules démonstrations à domicile d'appareils ménagers, et toutes les deux avaient fait du bon boulot : il avait été agréablement surpris à la lecture de mon C.V., et avait même légèrement sursauté. La société où il avait été nommé n'était pas une grosse boîte, mais comme c'était son premier poste de directeur, dès notre première rencontre il s'était montré supérieur, voire même quelque peu hautain, mais avoir un chauffeur qui présentait mes qualifications devait être bienvenu pour lui.

Et un matin superbe du début du mois de juin, dans le hall d'entrée de mon nouvel employeur où le soleil ne perçait jamais, j'aperçus de dos... ma Lorette ! Je venais d'enter quand je la vis se diriger vers la loge du gardien. Cloué sur place, j'essayai de calmer les battements de mon cœur. Elle portait une jupe qui lui descendait jusqu'aux genoux, ses chevilles magnifiquement galbées resplendissaient dans des bas de soie, et elle avait aux pieds des chaussures à talons aiguille. Je remarquai ses cheveux légèrement plus clairs mais sa coiffure était exactement la même, à frange, raide, et lui descendait jusqu'à la racine du cou. « Mais que fait-elle là... que vient-elle faire là ?! » me demandai-je plusieurs fois de désarroi, sans parvenir à retrouver mon calme. À peine courbée, la ligne de sa colonne vertébrale se dessinait tendrement sous son chemisier collant couleur paille. J'attendis qu'elle prenne l'escalier à vis afin de voir son profil et m'assurer définitivement que c'était bien elle. Elle posa sa menotte blanche sur la rampe et se mit à monter. Le sac dans sa main droite gigotait un peu trop, semblait effectuer une danse, elle-même oscillait des hanches, et je songeai tout à coup que là-bas, jamais je n'avais eu l'occasion de voir ma Lorette

gravir un escalier. Un quart de seconde je fus presque désabusé, cette démarche ne ressemblait que trop à celle d'une allumeuse, mais au même instant elle obliqua vers la droite et, la main toujours sur la rampe, tête baissée, me découvrit son profil. Non, ce n'était pas ma Lorette. Quoique la silhouette fût parfaitement identique, la coupe de cheveux aussi, ce n'était pas elle. Mais une très jeune fille, très belle, avec, elle aussi, un nez superbement sculpté, un menton joliment courbé, et des lèvres charnues. Sauf qu'elle avait le visage plus allongé et le front plus haut. Je m'avançai jusqu'à la loge pour demander qui était cette fille. *Ben quoi, Časlav, tu sais pas ? C'est not' directeur qui l'a amenée. Les poulettes, il adore... C'est sûrement une secrétaire, est-ce que je sais, moi ? D'habitude, les chauffeurs, vous êtes les plus au courant...* Je n'ai rien dit, j'étais un peu triste pour la fille si c'était la vérité, peut-être que pendant ces quelques instants où je l'avais prise pour Lorette, je l'avais fortement aimée. Par la suite, toutes les fois où je l'ai rencontrée, j'ai senti mon estomac se crispier. Mais comprenez-moi bien, je suis de la vieille école, je ne regarde plus les jeunes filles, ce n'est plus de mon âge. Mon patron, lui, leur courait après... à 45 ans passés ! Alors qu'il avait tout juste un an ou deux de moins que moi. Il cherchait même à parler comme elles. *Relax, Časlav !* qu'il me répétait sans arrêt. Et la fille ? Elle m'a franchement déçu quand je l'ai entendue un jour parler dans le couloir avec une collègue. *Non... sérieux ? Putain, merde !!!* Tout était du même acabit, sans aucun sens, mais elle était belle, vraiment belle avec cette frange et ce petit minois, c'était incroyable ce qu'elle me rappelait Lorette. Et je me suis mis à imaginer que c'était sa fille, ça m'amusait. (Depuis toujours je me fais mon petit cinéma, en moi, à l'intérieur, je me raconte une histoire mystérieuse. Ça vient sûrement de ce que j'étais souvent seul, là-bas à l'étranger où je travaillais...) Tapie en moi, cette fille s'exprime en français, je l'entends parfaitement parler cette langue, papoter avec ma Lorette, qui est aussi sa mère. Je les surprends face à un miroir, elle, assise, Lorette, debout derrière qui gazouille le peigne à la main, qui la coiffe, qui la prépare pour une sortie tandis qu'éclaboussent la fenêtre les lumières de Paris, celles-là mêmes dont

j'étais amoureux. Partout dans la pièce traînent des choses, produits de beauté, flacons de parfum. Le visage creusé de quelques rides, Lorette est toujours aussi belle...

Quand je venais à rencontrer cette fille, je la saluais toujours en m'inclinant légèrement. Elle me regardait d'un air bizarre et me répondait d'un simple hochement de tête. Elle devait me prendre pour un dingue.

Un soir de la fin juin et de forte chaleur, le patron m'appela pour que je le conduise à une soirée, il fallait que je sois là à huit heures. Nous partîmes prendre la fille, je tairai son nom, le monde est petit. Quand nous y fûmes, il l'appela de son portable, et elle arriva dans les dix minutes. Dans l'intervalle, il n'avait fait que s'agiter sur la banquette arrière et répandre des nuages de parfum. Périodiquement il reniflait, il devait souffrir d'un rhume de cerveau et s'assurait de l'état de son nez. Elle arriva dans une robe bain-de-soleil rouge, flottante, à bretelles, pieds nus dans des sandales à talons hauts et fins. Elle avait un petit sac à main et un chemisier noir moucheté à manches. Elle monta en voiture, nous aspergea de parfum, et claqua la portière en me regardant dans le rétroviseur. Nous échangeâmes un signe de tête. Ils se mirent aussitôt à babiller à voix basse, et je convins très vite de l'exactitude des rumeurs qui couraient : ils étaient amants. « En quoi ça te regarde, Časlav ? me reprochai-je. Ton boulot, c'est de conduire. » *Sois prêt aux alentours de deux heures*, me dit le patron. *Je t'appellerai pour que tu reviennes nous prendre.*

Je fus ponctuel, comme toujours. Je les attendais depuis une vingtaine de minutes quand ils déboulèrent. Ils étaient souûls, ça se voyait au premier coup d'œil. Mon patron n'avait pas besoin de me dire quoi que ce soit, on reconduisait la fille chez elle, je le savais. Et, bien sûr, je n'ai rien demandé ; cela aussi faisait partie de mon travail, ne pas poser trop de questions, ne pas déranger. Tout alla bien tant qu'ils parlèrent, leur conversation ne m'intéressait aucunement, tant qu'ils éclatèrent de rire et que la demoiselle en perdait le souffle, même si mon patron n'était pas spécialement spirituel, mais bon, l'alcool pro-

duisait son effet, et je n'avais alors encore rien à reprocher. Du reste, qui suis-je pour faire des reproches, mon boulot à moi, c'est de conduire. Un bref coup d'œil dans le rétroviseur et je le vis pincer le derrière de la fille. J'essayai d'éviter de regarder dans le rétro. « Časlav, me dis-je, c'est pas tes affaires... » Tout alla bien, je le redis, tant qu'ils parlèrent, mais à un moment ce fut le silence. Complet. Je mis la radio plus fort. Ce silence me déplaisait. Tant il était épais, torride. Puis, comme d'un nid de serpents plongé dans le noir, commencèrent à se dresser, à s'insinuer dans mes oreilles des soupirs de désir, étirés, étouffés, que la musique de la radio ne couvrait qu'en partie. Contre mon gré, je jetai un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur ; m'apparurent leurs jambes entremêlées, les fesses nues de la fille, et lui, la main plongée jusqu'au coude sous sa robe, la tête profondément enfoncée entre ses seins qui lançaient des reflets blancs. Il la tétait. Je donnai un brusque coup de volant puis je pilai, ce qui les propulsa tous les deux vers l'avant. *Qu'est-ce qui se passe !* entendis-je le patron demander. *Il se passe que je ne suis pas une bête. Que moi aussi j'ai des sentiments !* hurlai-je le cœur battant à tout rompre. *La fille descend ou je ne continue pas,* ajoutai-je plus calmement.

Non mais, tu te crois qui pour poser des conditions ?! hurla-t-il à son tour.

Dehors... tous les deux !

Le patron vociférait, jurait, mais ils descendirent et claquèrent la portière. L'accélérateur au plancher, je repartis. Mon cœur continuait à battre furieusement, j'avais les joues en feu. Le lendemain je découvris sur la banquette, pris dans la portière, un morceau de tissu rouge de la taille, à peu près, d'une main. « Tu as arraché sa robe » me dis-je en palpant le morceau de tissu entre mes doigts. Je le mis dans ma poche et me rendis à la direction. Je savais qu'il n'était pas encore arrivé ; pour la fille je n'avais aucune certitude. La secrétaire me reçut ; la fille n'était pas là, la porte capitonnée du bureau du patron était fermée.

Je sortis le bout de tissu et le posai sur le bureau. *C'est à la demoiselle.* Je désignai son bureau. *Elle l'a oublié dans la voiture la nuit dernière.* Je saluai en m'inclinant doucement puis sortis. Un vague sentiment de tristesse me comprimait la poitrine. Je pensais à Lorette. Chaque fois que je suis triste, je pense à elle. Sans même savoir si elle est toujours en vie.